

Atelier Internet – Janvier :  
Vous connaissez la phrase du poète  
(Victor Hugo, *Les Contemplations*) :  
«**Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la  
campagne, je partirai... »**

À vous de continuer.

Par ailleurs, votre texte comportera un titre d'un ouvrage de Jean d'Ormesson et un titre d'une chanson chantée par Johnny Hallyday.

## À la recherche de

*Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai...* Ma décision était prise, je ne pouvais pas rester ainsi prostré dans cette situation qui n'avait que trop duré. Comme elle me l'avait demandé, j'attendais ma Mère, sagement, sur le banc de la petite gare de Lannion. Dix ans après, j'en voulais au petit garçon qui, même s'il avait vu les larmes dans les yeux de sa mère, n'avait pas réagi, avait simplement acquiescé et l'avait suivie du regard lorsqu'elle était montée dans un train dont il ne connaissait ni la direction, ni la provenance. « Au revoir, et merci de me pardonner », avait-elle dit avant de disparaître.

C'était une sensation étrange que de se souvenir de ce moment : autant certains détails comme son regard, sa coiffure, l'heure exacte et la météo... étaient directement ancrés dans ma mémoire, autant d'autres, comme la couleur du train, les personnes alentour... avaient disparu.

Chaque lundi, à 17h38, j'étais là, sur ce banc, patientant sagement, souvent avec un livre, parfois avec mes méditations pour simple compagnie.



Depuis le départ de ma Mère, l'amour est un plaisir qui m'avait été refusé... Puis j'avais rencontré Marie, qui m'avait pris par la main et amené chez elle. Lassée des hommes, elle n'avait pas eu d'enfant, alors je fus, de même qu'elle le fut pour moi, une bénédiction tombée du ciel.



À l'école, on m'appelait « L'enfant qui attendait un train » en référence à mes habitudes de chaque lundi soir. Mélancolique, j'essayais sans y parvenir de me remémorer un détail, une conversation entendue ici ou là, qui pourrait expliquer le départ imprévu de ma Mère. « Qu'ai-je donc fait ? » me demandais-je. Après de nombreuses conversations avec Marie, j'avais fini par accepter l'idée que je n'étais pas responsable de son départ, tout du moins pas l'unique raison. J'ai envisagé mille hypothèses, et j'aurais aimé qu'un Guide des égarés fût édité afin de m'aider à accepter la réalité.



Dix ans après, encore un lundi soir sur ce même banc, la réflexion avait mûri dans mon cerveau, comme la lente transformation d'une chenille en papillon : ma Mère ne reviendrait probablement pas, et c'était à moi de partir à sa recherche. Et si jamais elle revenait prendre des nouvelles de son fils, j'étais sûr que Marie me tiendrait informé.

Cette dernière me trouva comme hyperactif, ce qui était inhabituel pour un lundi soir. Elle s'inquiéta :

- Mais que se passe-t-il ? Parle-moi !

Ce n'était pas l'heure : même si je projetais de partir rapidement, je ne voulais pas l'attrister trop en avance.

- Un jour, je partirai.

Sans avoir tout dit, j'en avais déjà dit un peu. Elle baissa les yeux et je sus qu'elle comprenait. Je dirai malgré tout que cette vie fut belle, pensais-je avant de monter dans le bateau. La rupture avec ma vie d'avant s'avéra finalement moins compliquée que je ne l'imaginai : je m'étais embarqué comme matelot sur un navire cargo de faible tonnage, utilisé pour le transport de marchandises de la France vers l'Angleterre, et inversement. Embauché comme homme à tout faire, il m'arrivait aussi bien d'aider au nettoyage du pont principal que d'éplucher les légumes pour faire la soupe. Parfois également, je prenais part aux opérations de cabotage, ce qui était le moment le plus intéressant de ma journée : tenter de deviner quelles étaient les marchandises soigneusement emballées que nous débarquions dans les ports. Pendant quelques mois, j'oubliai un peu ma mélancolie pour me consacrer aux tâches quotidiennes.

Puis, un beau jour, les illusions de la mer prirent fin, et je débarquai en Angleterre pour reprendre ma quête. Je ne savais pas si j'étais sur la bonne piste, mais au moins j'essayais. J'avais l'impression de reprendre le contrôle de ma vie. J'appris l'anglais en quelques semaines, et pus ainsi tenir une conversation.

Un beau jour, alors que je cherchais du travail, eut lieu LA conversation. Non pas que j'aie retrouvé ma Mère, comme vous l'imaginez peut-être, mais je rencontrai une jeune femme, qui combla enfin le vide dans mon cœur.

- Tant que vous penserez à moi, plus jamais je ne souffrirai, lui dis-je alors.

J'étais guéri de la mélancolie, je n'étais plus « L'enfant qui attendait un train ».

Thomas Moreau

### À propos de ce texte, les ateliécourriéristes ont dit :

- J'aime énormément la fin de ton texte où tu démontres qu'un évènement peut agir comme une véritable thérapie. Nous sommes des êtres étonnants, capables, inconsciemment, de guérir d'un mal profond.

- Une histoire d'enfant abandonné, recueilli puis mûri. À cause de ou grâce à la Femme, personnage tutélaire de la mère nourricière, protectrice, aimante. Un enfant mûri, mais peut-être pas encore adulte, peut-être pas encore prêt pour transcender son Œdipe, nouer une relation qui ne soit pas une relation de substitution. Le texte est bien écrit, la blessure de

l'abandon et le rituel de l'enfant qui attend un train bien traités, crédibles... Merci de lier la capacité de voyager à la conquête de la maturité, c'est effectivement un lien essentiel.

- Bien triste histoire, mais que vécurent bien des enfants au moment de l'exode de 1940. Bien contée et proche de l'esprit d'un jeune enfant.

- Les gares sont propices à la mélancolie. Nos pas s'y perdent parfois, lents ou précipités selon notre propre histoire interne du moment.

- Tu as décuplé la consigne et tu as construit ton récit, un peu artificiellement de mon point de vue, autour des titres de cet auteur pour traiter de cette attente interminable de l'enfant désespéré du départ incompréhensible de sa mère. Deux femmes et un voyage l'aideront à guérir de cette blessure terrible.

- Bravo pour l'exercice de style consistant à placer un maximum de titres. Mais s'il y en a dix de Jean d'Ormesson, pour Johnny Hallyday il ne semble y avoir que *Marie*.

- Des phrases tirées de titres divers, principalement de Jean d'Ormesson, qui t'ont mené vers une étrange histoire, à laquelle j'ai eu du mal à adhérer. Peut-être est-ce dû à un trop plein de ces titres ?

- Disparition de la mère. Un traumatisme d'une horreur infinie pour un gamin de dix ans. "Je dirai malgré tout que cette vie fut belle" ne me semble pas avoir sa place dans ce contexte.

- Un enfant abandonné par sa mère et recueilli dans un foyer étranger. Une histoire dramatique, émouvante et pas facile à lire.

- Cette histoire est belle, émouvante, bien racontée. Sur le moment, je me suis demandé si c'était toi le petit garçon de dix ans.